

BUREAUX :
26 bis, Rue PARIS
Traversière (XII^e)

ABONNEMENTS :
FRANCE ÉTRANGER
Un an... 20 fr. 22 fr.
Six mois... 10 fr. 11 fr.

Pierre HENRY, directeur

Publicité :
S'adresser à l'Administrateur
aux Bureaux du Journal

CINÉ POUR TOUS

3 Avril 1920

0 fr. 50

NUMÉRO 31
Parait le Samedi

DÉPOT DE VENTE A PARIS
Agence Parisienne de Distribution
20, Rue du Croissant, 20

DIANA
KARENNE



L'ÉMOUVANTE
INTERPRÈTE
de

La
Rédemption

de
Marie-Madeleine

LES CONDITIONS ESSENTIELLES QUE DOIT REMPLIR

le film français
pour réussir à l'Étranger

En juin 1918, M. Charles Pathé, directeur de la plus importante entreprise cinématographique française, faisait paraître une brochure intitulée *Étude sur l'Évolution de l'Industrie cinématographique française, dans le but de fixer les conditions sine qua non que doivent remplir nos films pour être accueillis favorablement à l'étranger et principalement aux États-Unis, qui constituent le plus important débouché que puissent viser nos producteurs.*

Car il faut savoir qu'il est impossible d'amortir un film rien que par l'exploitation dans les salles de ce pays (il y en a environ 1.600), dès que ce film coûte plus de quarante mille francs à établir. Il est donc essentiel que nous puissions obtenir le supplément de recettes nécessaire à l'étranger.

M. Charles Pathé est donc très qualifié, par sa connaissance du marché américain et par l'expérience qu'il a acquise à la suite des tentatives qu'il a faites pour placer nos films aux États-Unis, pour montrer à nos producteurs les défauts de nos scénarios à cet égard et les qualités qu'il devront le plus rechercher.

Nos jeunes scénaristes — et les autres — liront certainement ces lignes avec intérêt.

Comme dans toutes les industries, et plus encore dans celle du Cinématographe, le petit pays est handicapé contre le grand du fait d'une consommation intérieure plus réduite qui fixe, au point de vue des dépenses, une limite à son effort et à ses buts.

Les scénaristes et auteurs, les metteurs en scène et les opérateurs qui s'adressent aux Pouvoirs publics et qui comptent sur eux pour améliorer leur situation se trompent grossièrement s'ils attendent une aide appréciable de leur intervention ; car nos députés et sénateurs — alors même qu'ils seraient ministres — ne pourront jamais imposer à l'éditeur français l'obligation de ruiner ses actionnaires en favorisant la production d'œuvres qui ne peuvent être amorties que dans une proportion infime.

Le seul remède efficace contre notre décadence industrielle (qui est la véritable cause de leur détresse) réside dans la volonté de chacun des professionnels de notre industrie qui devront, dans l'avenir, avoir comme objectif de faire mieux que la concurrence.

Au lieu de marcher à la remorque des Américains qui font mieux que nous et de les copier servilement, ils devront s'appliquer à les dépasser (et la chose est possible) par une étude plus attentive des scénarios et des innovations nombreuses auxquelles notre jeune industrie se prête merveilleusement.

Le scénario, qui est et sera toujours l'élément capital, devra être combiné de façon que la bande se compose de 5 « reels » de 300 à 320 mètres chacun ; l'auteur et le metteur en scène ne devront pas, comme cela se pratique

actuellement, considérer uniquement le titre de la pièce qu'ils comptent adapter, pas plus que l'intensité ou la violence de l'action bien enchaînée, mais aussi, et surtout, la nature des sentiments qui y seront exprimés.

C'est ainsi que les fortes situations des maîtres du théâtre, si elles ne sont pas amendées sérieusement, ne passeront pas toujours devant les Censures, dans les pays anglo-saxons notamment, et le public de ces pays n'appréciera pas, comme la grande généralité des Français, les situations à la fois risquées et corsées dont Bernstein, et surtout Bataille, se sont fait une règle.

J'ignore l'accueil que le public français réservera aux œuvres de Bataille dans l'avenir, mais ce que je puis dire, c'est qu'il n'est pas désirable que les négatifs destinés à l'exportation cultivent la présentation de la série de ces anormaux : jeunes filles éprises, jusqu'à la folie, d'hommes mariés de 50 ans, mères ruinant leurs foyers en débauchant les camarades de collège de leur fils, etc...

Ces thèmes, je vous l'assure, n'ont aucune chance de succès à l'étranger, notamment dans les pays anglo-saxons qui nous intéressent tout particulièrement.

Parce que ces situations se sont présentées dans la vie, cela ne prouve pas qu'il soit nécessaire ou même utile de les transporter au théâtre, et si nos grands écrivains en jugent autrement parce qu'il en résulterait une mauvaise opération commerciale au point de vue de leur exploitation sur les marchés étrangers importants, je conseille vivement à nos producteurs de ne pas imprimer de telles histoires sur le film.

J'entends bien qu'il nous a été donné de voir des films importés d'Amérique qui traduisaient des situations très osées, mais ce que la généralité ignore c'est que, dans l'énorme production américaine, ils constituent des sujets d'exception qui n'obtiennent jamais des résultats appréciables sur leur propre marché et que dans la petite proportion où nous éditons, sur le marché français, les négatifs de ce pays, ce sont ceux-ci précisément que nos acheteurs choisissent de préférence, parce qu'ils répondent à nos fâcheuses habitudes.

Pour ne citer que *Forfaiture*, que tout le monde connaît, ce film a été refusé par la Censure de plusieurs États américains, où il n'a pas été exploité, et il n'a pas été vu sur les écrans anglais.

L'étranger n'admettra pas davantage la thèse d'un Porto-Riche qui fait de l'amour une continuelle souffrance dont le civilisé ne se débarrasse qu'avec la vie. Assez de l'amour jusqu'à la folie et jusqu'au crime. Et, en attendant que ces pratiques disparaissent de nos mœurs, décrétons leur suppression radicale dans nos scénarios cinématographiques dont ils sont trop souvent la base aujourd'hui.

L'amour pour les Anglo-Saxons comme pour les Scandinaves et plus encore pour les Russes et pour les Orientaux, est évidemment une chose importante dans la vie ; mais ce n'est pas toute la vie.

Ce n'est guère que dans les pays latins (qui ne représentent, en somme qu'une faible part du monde) qu'on voit des hommes et des femmes tuer ou se suicider par amour ; lorsqu'ils se produisent ils n'en font pas comme nous des héros ou des martyrs, mais ils les considèrent comme des assassins ou des criminels qui subissent la rigueur des lois qui relèvent les meurtriers et les fous.

Nos auteurs et nos metteurs en scène ne désirent voir leur production s'exporter qu'en tenant compte, dans l'élaboration de leurs scénarios, de ces conceptions si différentes, chaque peuple dans leurs sentiments affectifs et passionnels. Que ne lisent-ils davantage les traductions des littérateurs étrangers, anglo-saxons, surtout ?... Ils n'affronteraient pas la ridicule certitude qu'il résulte de l'exécution, en France, des œuvres d'un Kipling ou d'un Dickens, mais ils seraient mieux à même d'adapter les situations qu'ils imaginent à une mentalité qui ne serait pas exclusivement française.

Dans un scénario, assez bien conçu d'ailleurs, qui m'était soumis dernièrement et qui paraîtra certainement sur les écrans des pays latins, l'action principale était basée sur le consentement des parents au mariage d'une jeune fille ou sur leur refus.

La jeune fille avait fait la connaissance d'un fiancé qu'elle s'était choisi et le voyait assez fréquemment en corrompant une duègne qui avait la charge de la surveiller.

Cette histoire parfaitement découpée au point de vue cinématographique, mettait en scène un monde d'artistes et de bourgeois connus à l'étranger et se terminait par le suicide des deux jeunes gens.

C'était, dans l'ensemble, un bon scénario plausible pour des Français ou des Italiens mais absolument invraisemblable pour des Américains.

La duègne est un sujet d'une espèce inconnue dans les pays anglo-saxons ; les jeunes filles n'attendent pas que leurs parents leur choisissent un fiancé ; c'est une chose qu'elles s'occupent généralement elles-mêmes de faire lorsque, très rarement d'ailleurs, les parents croient pas devoir acquiescer à leur choix, elles se passent de leur autorisation sans songer au seul instant au suicide.

Ceci dit, il est facile de se rendre compte de l'accueil qu'un tel négatif — même parfaitement exécuté — peut recevoir lorsqu'il est présenté sur les marchés anglo-saxons.

La situation qu'elle développe, pathétique pour des Latins, est comique, sinon ridicule pour des Américains, et son dénouement par le suicide des deux jeunes gens est tellement en contradiction avec leurs mœurs, que pas un des exhibiteurs ne consentirait à passer cette bande sur son écran.

On éviterait ces erreurs grossières si, comme je le disais plus haut, nos scénaristes et metteurs en scène voulaient bien consacrer un peu de leur temps à lire des traductions de la littérature anglo-saxonne. Ils éviteraient ainsi de nous présenter des hommes à genoux devant les femmes, ou s'effondrant en larmes pour un amour contrarié ; ils n'auraient pas de violences inutiles vis-à-vis d'une femme sans défense. En un mot, ils ne

représenteraient pas de choquer les deux mentalités latine et anglo-saxonne, comme l'auteur latin le fait généralement, lorsqu'il se donne pour mission d'exploiter le marché anglo-saxon en même temps que le marché français. Evitons autant que possible de montrer dans nos scénarios des artistes, sculpteurs, peintres, musiciens et remplaçons-les par des inventeurs, des industriels, etc. Le monde des artistes — fort intéressant d'ailleurs et dont les coutumes peuvent nous paraître curieuses — n'est en réalité que peu connu des étrangers.

Voilà pour le scénario qui, je l'ai déjà dit, est l'élément principal, point de départ du négatif ;

s'il a été négligé, il rendra le surplus des efforts et des dépenses absolument stériles. Il devra être tiré en autant d'exemplaires qu'il est nécessaire, pour que chacun des collaborateurs du metteur en scène en reçoive un ; les convocations du metteur en scène indiqueront les 8 ou 10 tableaux devant constituer le programme de travail du lendemain, de façon que les principaux interprètes de l'opérateur puissent, après l'avoir étudié, apporter à l'exécution telles modifications ou suggérer telles indications qui pourront avoir pour résultat une amélioration appréciable.

Reste l'exécution, pour laquelle les met-

teurs en scène, les artistes et l'opérateur doivent se donner pour but, non pas d'imiter servilement la production américaine, mais de faire mieux. J'ose dire que, pour difficile que soit la tâche, elle n'est pas impossible.

Inutile de l'essayer si ces trois collaborateurs — le metteur en scène, l'artiste et l'opérateur — et, en outre, l'auteur du scénario, n'ont pas pris pour habitude de visiter plusieurs exhibitions chaque semaine. C'est une nécessité professionnelle absolue, chacun, au cours de ces visites, devant s'astreindre à ne voir et étudier les bandes qu'au point de vue spécial de son emploi.

Charles PATHE.

Diana
Karenne

distinguée. Ses toilettes sont de bon goût et pourtant il y a toujours un je ne sais quoi qui décele une personnalité. Sa voix harmonieuse, chantante lorsqu'elle peut être affable, devient dure, mordante, quand elle éprouve quelque sujet de mécontentement.

Le matin, au tennis, Diana Karenne a l'air d'une jeune fille de 18 ans. L'après-midi, à la ville, elle porte son âge, et le soir au théâtre, au jeu ou au bal — car elle est mondaine — elle paraît dans tout l'éclat de ses 30 ans.

Elle fait dix projets dans une même journée et n'en exécute aucun. La guerre a eu une influence morale considérable sur son caractère. Elle voulut partir au front comme ambulancière, mais sa qualité d'étrangère lui ferma l'accès de la Croix-Rouge Italienne.

Lorsqu'elle fonda la « Karenne-Film », elle avait chaque matin un nouveau sujet de scénario. Elle faisait travailler tout le monde sur le thème donné et lorsqu'on était au moment de tourner, elle avait une nouvelle idée et ne voulait plus entendre parler de celle qu'elle pensait réaliser la veille.

Combien de films sont restés de la sorte inachevés à la « Karenne-Film » !

Par la suite, Diana Karenne se consacra aux sujets psychologiques. C'est alors qu'elle interpréta avec le talent que l'on sait, *Les Demi-Vierges*, de Marcel Prévost, qui fut son plus grand succès cinématographique jusqu'à ce jour.

Diana Karenne est engagée actuellement à la Tiber-Film, aux appointements de 20.000 francs par mois, dit-on. On a pu la voir dans un film de propagande du service cinématographique de la marine italienne *Patrie 1., d'abord* où elle fut la très dramatique et très vibrante interprète d'un rôle qu'elle a joué avec une sincérité des plus remarquables. Et aussi dans : *Justice de Femme* et *La Petite dame de Porcelaine*, les deux fois en compagnie d'Albert Capozzi.

Mais c'est sa création de *La Rédemption de Marie-Madeleine* qui place Diana Karenne au rang des meilleures interprètes d'écran. Nous dirons, avec notre confrère Jean Carrère, que, dans ce rôle, « Diana Karenne s'est vraiment transmuée en son héroïne ; en elle passent, tour à tour, tous les tourments de la pécheresse et toutes les exaltations de la Sainte. Avec une sobriété classique de gestes, elle fait revivre devant nous, par l'expression de son visage et la profondeur de son regard le grand drame qui se déroule dans une grande âme. »

les producteurs
de films
français

Adressez-vous aux producteurs de films, dont voici les adresses :

UNIO-FILM, 73, rue Caulaincourt, Paris (18^e) (G. Tréville, directeur).

FILM MESSIDOR (L. Lehman), rue Beautreillis, 6, Paris (IV^e).

LES FILMS LOUIS NALPAS, villa Liserb, Cimiz-Nice (Alpes-Maritimes).

LE FILM D'ART, 14, rue Chauveau, Neuilly-sur-Seine.

ECLAIR, 12, rue Gaillon, Paris.

PATHE, 67, faubourg Saint-Martin, Paris, et 30, rue des Vignerons, Vincennes.

VISIO-FILM, 111, rue du Faubourg St-Honoré, Paris.

LE FILM PIERROT, 42, avenue de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine.

LES FILMS AUBERT, 124, avenue de la République, Paris.

LES FILMS RENÉ PLAISSETY, 10 bis, rue de Châteaudun, Paris (direction).

LES FILMS MERCANTON, 23, rue de La Michodière, Paris (direction).

LES FILMS LUCIFER (E. Violet et J. Ollendorf), 23, rue Saint-Lazare, Paris (direction).

LES FILMS RENÉ NAVARRE, 2, rue des Italiens, Paris.

LA PARISIENNE-FILMS, 21, rue Saulnier, Paris (M. Paglieri, directeur).

LES FILMS CENTAURE, 7, square Théophile-Gautier.

FILMS SERVAES, à Marseille.

Auteurs de Scénarios

Si vous voulez vous faire jouer, la Société de productions cinématographiques L. MORAT et P. REGNIER met à l'écran tous genres de pièces, drames, comédies, etc...

Envoyez manuscrits à examiner à M. Courrau, correspondant de la Société, 32, rue des Vignes, Paris (XVI^e).

Cette Semaine

LA RÉDEMPTION DE MARIE-MADELEINE

Drame biblique de Fausto Salvatore
Décors de Camillo Innocenti
Mise en scène de Carmine Gallone
Medusa-Film

Marie Madeleine Diana Karenne
Salomé Pépa Bonafé
Le Centurion Camillo de Rossi
Le Christ Alberto Pasquali

2-15 avril : Gaumont-Palace
21-27 mai : Gaumont-Théâtre

LA LOI DE L'HOMME

Film Ivan
Mise en scène par P. Capellani
Interprété par Rita Jolivet
2-18 avril : Aubert-Palace, Kinéma, Cinéma Paradis, Palais-Rochouart, Métropole, Royal-Wagram, Maillot-Palace, Régina (rue de Rennes).

POUCETTE

ou **La plus jeune détective du monde**
Film tiré du roman d'Alfred Marchard par Adrien Caillard

Poucette Maurice Touzé
Anak Simone Genevois
Premier épisode : *En plein mystère*.

2-8 avril : Omnia-Pathé, Pathé-Palace, Arctique, Paris-Ciné, Ciné-Pax, etc.

LE SAUVEUR

Film Paramount interprété par Ethel Clayton et Elliott Dexter
2-8 avril : Gaumont-Palace, Gaumont-Théâtre, Lutetia-Royal, Wagram.

PRISCILLA DEAN
dans *Le Plateau de cire* (Electric-Palace, Cinéma des Mille-Colonnes)

HARRY MOREY
et miss Jean Paige dans
Un Soir d'orage (Lutetia-Wagram).

VIRGINIA PEARSON
dans *Une main dans la nuit*.

FREDERICK WARDE
dans *Hinton et Hinton* (Cinéma Saint-Paul, Cinéma Moncey, Tivoli-Cinéma).

MAY ALLISON
et Georges Fisher dans *le Coureur de Dots*.

BILLIE RHODES
dans *Mon oncle avait raison* (Ciné-Opéra, Electric-Palace, Kinéma, Palais-Rochouart, Legendre).

HALE HAMILTON
dans *5.000 dollars à l'heure* (Colisée, Cinéma Lecourbe).

Deux films dominent nettement par leur importance le reste de la production éditée cette semaine. L'un est français, c'est *le Dieu du hasard*, dont nous parlons plus en détail d'autre part ; l'autre est italien, c'est *la Rédemption de Marie-Madeleine*.

Ce dernier film est réellement remarquable. Par son scénario d'abord, qu'a fort adroitement établi Fausto Salvatore, à qui l'on doit déjà *Christus* ; par sa réalisation toujours somptueuse, souvent poétique ; par son interprétation, où l'on remarquera surtout Diana Karenne, tout-à-fait supérieure, cette fois.

Nous ne voyons qu'un regret à exprimer : c'est que *la Rédemption de Marie-Madeleine* ne soit projetée que dans une seule salle de Paris.

LE DU



DIEU

HASARD

La Loi de l'homme n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, une adaptation de la pièce de Paul Hervieu. C'est un film à thèse, fort intéressant du reste. Ajoutez à cela une mise en scène intelligente, une photographie excellente et une bonne interprétation, avec Rita Jolivet en tête.

Passons maintenant à un genre un peu plus gai.

Il faut citer tout d'abord *Poucette*, dont le premier épisode — rassurez-vous, il n'y en a que deux ! — paraît cette semaine. Comme chacun sait, ce film est tiré du roman que Alfred Machard a publié dans *le Journal* l'an dernier.

La réalisation est due à M. Caillard, qui, depuis *Popaul et Virginie*, semble s'être spécialisé dans le film d'enfants ; c'est dire combien elle est adroitement menée.

Quant aux jeunes interprètes, Maurice Touzé et Simone Genevois, ce sont, comme chacun sait, de véritables artistes.

LE DIEU DU HASARD

Nombre de nos confrères estiment que ce film eut pu facilement être bien meilleur qu'il n'est, si l'on considère que l'on avait demandé à Nozière d'écrire le scénario, confié la réalisation à M. H. Pouctal, et engagé pour l'interprétation du rôle principal Gaby Deslys ; qu'en outre la Société éditrice n'a reculé devant aucune dépense pour faire du *Dieu du Hasard* un film d'un intérêt exceptionnel à tous points de vue.

L'auteur du scénario, estime M. L. Lehman, dans l'*Hebdo-film*, y est pour quelque chose. Je m'en prendrai tout d'abord à lui, et avec d'autant plus de sévérité que j'estime que, lorsqu'on s'appelle Nozière, qu'on a un

passé littéraire, et surtout qu'on critique les auteurs de films dans un grand quotidien, on se doit à tous, de ne produire que des chefs-d'œuvre. Sinon, on perd toute autorité. C'est trop commode de dire aux autres : « Ce que vous faites est mal ! » Mais il faut encore, lorsqu'on se mêle d'exécuter le même travail qu'eux, de faire de telle sorte qu'ils y voient un enseignement. Autrement, il vaut mieux se contenter de prodiguer des conseils.

Dans les 2.700 mètres que nous avons vus, quel enseignement ont pu retirer les auteurs ? Pour ma part, je n'en vois aucun. Un sujet ordinaire, qui nous mène parmi un monde peu intéressant, et duquel se dégage difficilement quelques situations, pouvant être dramatiques si elles n'étaient pas, souvent, invraisemblables. Trouve-t-on du nouveau ? Non. Nous voyons une femme sous tous ses aspects, qui à un moment semble tenir plutôt de la demi-mondaine huppée que de la femme honnête qu'elle est à la fin... Un homme qui aime passionnément sa femme, qui la pousse dans les bras d'un autre pour de l'argent et qui se fâche vraiment quand il croit qu'elle l'a trompé ; qui ne cesse de lui répéter : « Je t'aime plus que tout au monde », et qui l'étranglerait au moment où elle refuse d'endosser un chèque. Nous voyons encore un gentleman millionnaire qui se sent pris d'un désir subit de travailler ardemment, dès qu'il voit Gaby, désir qui tombe trop à point pour n'être pas mis à profit aussitôt par la jolie femme, mais qu'on ne s'explique vraiment guère. Enfin nous voyons une foule de détails qui font sourire, dont l'un, typique, vaut d'être signalé : Gaby a prêté un collier de perles de grande valeur à son mari, qui le lui rend pour une fête. Les invités voient que le collier est faux, la bonne, même, s'en aperçoit... seule, Gaby qui l'a portée toute la soirée, n'a pas vu que son mari avait vendu le vrai, et lui avait donné un faux à la place.

Vraiment, Monsieur Nozière, c'est vous

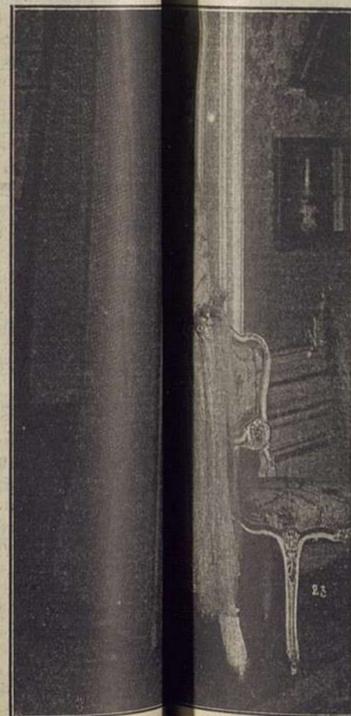


Scénario de NOZIÈRE

Réalisation de POUCTAL

interprètes :

Gaby. Gaby DESLYS
Balmacer. OUDART
Furet. TRÉVILLE
Harry Duncan. H. PILCER



2-8 AVRIL :

Salle Marivaux
Ciné Max-Linder
Palais des Fêtes
Colisée
Lutetia-Wagram
Maillot-Palace
Cinéma des Terres
Impéria-Passy
Mozart-Palace
Cinéma-Métropole
Barbès-Palace
Gaité-Parisienne

9-15 AVRIL :

Cinéma Récamier
Ciné Magic-Palace
Cinéma Lecourbe
Cinéma de la Convention



l'auteur ? Eh bien non, je ne le crois pas. J'ai lu, en effet, la notice, qu'à grand-peine j'ai pu obtenir à la présentation, notice que vous semblez avoir vous-même rédigée d'après votre scénario, et qui donne du film une idée déformant totalement de celle que nous avons eue. Dans le film, les caractères ne sont pas assez dégagés : dans la notice, ils le sont parfaitement. Celle-ci nous apprend même des choses que nous ignorions : que Gaby, avant d'épouser son banquier, était une jeune fille pauvre (dans le film, on dit qu'elle a une fortune personnelle) et qu'elle avait consenti au mariage, moins par amour de luxe que parce qu'elle se sentait vraiment aimée. En somme, elle a un tempérament de petite bourgeoise ayant trouvé l'occasion de se caser honorablement, qui s'accorde assez mal avec la vie de plaisirs menée par elle.

« Le metteur en scène serait-il fautif ? Pouctal aurait-il saboté l'œuvre de Nozière ? C'est impossible. Celui auquel nous devons tant de beaux films est incapable, étant trop probe et trop adroit pour cela, d'agir de la sorte. Où est donc le coupable ? »

« C'est peut-être le hasard, auquel on a donné un dieu... »

« Cela tient, déclare J.-J. Frappa, dans *Eve*, à ce qu'on a voulu faire d'une œuvre dramatique une exhibition de cette pauvre Gaby Deslys pour l'Amérique. Or, Gaby Deslys, dont la mort prématurée a vivement ému le monde des théâtres, était une artiste charmante, ayant de la gaieté, du mouvement, de l'excentricité, mais ne possédant pas un masque très mobile. C'était une chanteuse de café-concert spirituelle, une danseuse séduisante, ce n'était pas une comédienne. Elle ne pouvait pas jouer des scènes violentes, extérioriser sur son visage de poupée délicate les sentiments qui bouleversent l'âme de Gaby Balmacer.

« Charmante dans toute la première partie où la jeune femme heureuse n'a qu'à se laisser vivre et adorer, elle devait manquer de force et de variété au moment où le drame se précipite. Le petit nombre de ses expressions est la cause de l'impression de longueur que nous éprouvons à certains moments.

« M. Harry Pilcer ne me semblait pas plus

désigné pour interpréter le milliardaire américain que la regrettée Gaby Deslys une femme du monde française.

« Pourquoi, à défaut d'artistes spécialistes du cinéma que nous ne possédons pas encore en France, ne prend-on pas de vrais comédiens, au lieu de s'adresser à des danseurs, de talent certes, mais dénués des qualités exigées par l'écran ? »

« Seul, M. Tréville, dans *Le Dieu du Hasard*, possède un jeu sobre, une physionomie toujours en mouvement.

« Le film de M. Pouctal représente un travail et un effort dignes de respect. La mise en scène est excellente et l'on découvre d'artistiques recherches de lumières et de sites.

« Son défaut primordial est une certaine lenteur dans l'exposition, noyée au milieu d'une série de vues de Deauville et de la place de la Concorde, à Paris.

« A côté de cela, des beautés : d'adorables sous-bois avec des taches de soleil sur le sol, des intérieurs élégants, une fête dans un parc bien réglée.

« Une bonne trouvaille : la lettre que le vent emporte, au dernier tableau... »

Quelques-unes des appréciations les plus justes formulées sur les

FILMS FRANÇAIS

DERNIÈREMENT ÉDITÉS

TRAVAIL

En montant *Travail* d'après le roman de Zola, M. Pouctal me semble avoir fait un effort considérable, une recherche vaste, et directement en rapport avec les possibilités de cet Art qui se cherche depuis quinze ans. M. Pouctal est un artiste (qualité rarissime au ciné), mais je n'insisterai pas sur le goût qu'il a apporté à la mise en page et en scène de *Travail*, sur son tact, même sur ses trouvailles de paysages correspondant étonnamment aux descriptions de Zola et à l'esthétique des peintres ses contemporains. Car, à un tout autre point de vue, son œuvre est une véritable révélation, et peut être dépasse-t-elle même la portée qu'il espérait réaliser.

La très grande difficulté de la mise en scène de *Travail* consistait à faire alterner deux genres jusqu'ici séparés sur l'écran : le film documentaire et le film à scénario, ou dramatique. Déjà Desfontaines avait tenté, pour un film de guerre, la *Suprême Épopée*, d'entre-couper de bandes prises au front par le service de l'armée, les scènes tournées par des acteurs dans la banlieue parisienne. L'initiative était intéressante mais la réalisation fut lamentable. Le désaccord était trop flagrant entre les scènes où des vedettes mimaient mélodramatiquement leurs sentiments patriotiques, et celles où de simples poilus, sans gestes con-

ventionnels et attitudes théâtrales, grimpaient sur le parapet et se faisaient tuer pour de vrai. M. Pouctal a vaincu la difficulté. Il a réussi à fondre si intimement les deux genres que l'illusion de vie réelle est parfaite. C'est à la probité de ses interprètes, sinon à la discipline par lui imposée, qu'il doit cet admirable résultat. Pour la première fois peut-être sur l'écran français aucun personnage ne semble jouer un rôle ; les ouvriers n'ont point l'air de cabotins déguisés, mais de véritables travailleurs ; ils n'ont point de maquillage et de poudre sur les joues, mais de la sueur et de la sueur ; et lorsque nous apercevons les protagonistes mêlés aux ouvriers à la sortie de l'usine, aucun ne fait tache, nous ne les identifions dans cette foule que parce qu'ils nous ont été précédemment présentés.

Travail c'est l'épopée de l'usine, et le calvaire du travailleur manuel, M. Pouctal nous

introduit dans l'intimité misérable des ouvriers, pour lesquels le cabaret est — comme il l'était pour tous les poilus de 1914 à 1918 — l'endroit illuminé où l'on boit, où l'on a chaud, où l'on oublie. Toutes les scènes réalistes de Zola sont transposées par M. Pouctal avec un tact parfait, sans outrance démodée.

Et *Travail*, surtout, nous montre l'usine, l'usine en action, avec ses hautes cheminées qui fument, avec ses entrailles qui grouillent ; nous voyons les hauts fourneaux, les coulées d'acier incandescent, le marteau pilon aveugle, toute cette gigantesque mécanique, autour de laquelle grouillent, parfois illuminés par l'éclair d'une flamme pourpre, les pygmées humains, forçats de l'usine. Voilà un spectacle inoubliable, grandiose, d'une intense poésie et que nulle photographie, nul tableau, nulle page de littérature, nulle mise en scène théâtrale ne pourra réaliser avec plus de force et plus d'émotion que l'Art de « l'Image en Mouvement ». Ce n'est pas dans le passé, c'est dans les manifestations les plus modernes de la vie humaine que le cinéma, art de demain, doit désormais chercher la source de ses inspirations.

(Le *Crapouillot*), Jean GALTIER-BOISSIERE.

L'AMI FRITZ

tout ailleurs, de présenter le site et de créer l'ambiance.

L'adaptateur et le metteur en scène de *L'ami Fritz* ont résolu ce problème en nous présentant tout d'abord la ville alsacienne où va se dérouler l'action, les vieilles maisons coquettes, les rues étroites et paisibles, et en mêlant à l'histoire, comme dans le roman, les cigognes qui, perchées sur les cheminées, semblent s'intéresser aux actes de ceux dont elles occupent le toit.

Dès le début du film, une d'entre elles s'étonne de voir les volets de son voisin Fritz encore fermés, et quand, enfin, le paresseux se décide à les ouvrir, elle le salue de joyeux battements d'ailes. Par la suite, la curieuse continue à se préoccuper des événements et lorsque, enfin, Fritz est fiancé, elle court le raconter aux autres cigognes du voisinage. Tout cela est charmant, bien réalisé et montre tout ce que l'on peut tirer des animaux au cinématographe. A la ferme, l'idée de Suzel de boucher l'ouverture du poulailler pour que le coq ne chante pas à l'aurore et n'éveille point M. Kobur est aussi excellente.

Le caractère de ce dernier est bien placé par des faits caractéristiques qui donnent lieu à

une série de tableaux pittoresques dans des sites variés. La petite brasserie, l'intérieur de la vieille maison, la fête du village, la promenade en voiture. C'est un long enchantement.

L'interprétation est de tout premier ordre. M. de Max, qui est un grand artiste, a composé

M. Mercanton, metteur en scène de grande valeur, mais responsable jusqu'ici de beaucoup d'œuvres médiocres et vaines, vient enfin de faire un film, le film qu'il nous devait, le film qu'il se devait.

Le plein air est un des trésors de M. Mercanton. Il suffit d'un scénario digne de l'art muet pour donner tout son prix à une maîtrise technique aussi brillante. Et si le scénario était un vrai scénario au lieu d'un roman découpé, ce serait encore mieux. Cela n'incrimine point le beau roman de Robert Hic'hens, si émouvant et si bien rythmé et d'une imagination toute platique. Mais le cinéma dépouille souvent la psychologie, et la perd même quand l'image n'est plus qu'une image. Il est certain qu'on nous prive un peu de l'enveloppement profond où le jeune anglais (dont la grand-mère était Sicilienne) se trouve pris.

Détail, dira-t-on, puisque les rochers brillent au soleil, que la mer baise la falaise, que le thym embaume le « paradou » d'Hermione et

le personnage du rabbin d'une façon remarquable. Il a des expressions d'une finesse exquise et d'un comique discret. Et comme il l'a habillé ! On ne pouvait faire mieux. M. Mathot, un spécialiste du cinéma, n'a pas son pareil pour jouer les rôles de braves garçons sympathiques et loyaux. Il est l'ami Fritz rêvé.

L'Appel du Sang

que la paysannerie latine affirme tout ce qu'elle a de royal.

Dans la plupart des films de M. Mercanton j'avais eu l'impression de feuilleter un album de photographies. *L'appel du sang* est certes une remarquable collection de photographies. Du moins sont-elles liées par le mouvement. Ce film mérite toutes les sympathies de par sa courbe élégante, distinguée, française. Il y a, comme on le voit, des jours où un film peut être français et être un film quand même. Ce sont jours de fête.

Ce n'est pas moins extraordinaire de voir un film français convenablement interprété. L'étrange est que pour obtenir cette homogénéité il ait fallu réunir des acteurs de par-

RÉPONSES AUX QUESTIONS

Dorolis. — Mais non ; Charlie Chaplin n'a pas quitté l'Amérique depuis 1914. — Je ne partage pas votre manière de voir, en ce qui concerne Mary Pickford, et ne discerne en elle aucune « allure orgueilleuse », bien au contraire.

Mank. — Vous trouverez d'autre part un article relatif à *Travail*. — Maintenant, dites-vous bien qu'il est inutile de m'envoyer des lettres anonymes, car votre écriture est très reconnaissable.

G. C. R. P. — Jack Warren-Kerrigan, dans *Don Juan* ; Mollie King dans *Le Mannequin New-Yorkais*.

L. L. R. — Le bureau M. Condon ne fournit aucun renseignement, il transmet simplement les lettres.

J. Millford. — Mme Fannie Ward est de retour à Paris. Envoyez-lui votre lettre au Film d'Art, 14, rue Chauveau, Neuilly-sur-Seine.

Fleur des Bois. — Le véritable nom de Theda Bara est : Théodosia Goodman. — Le samedi matin. — Mary Mac Laren est sœur de Katherine Mac Donald ; et c'est ce dernier nom qui est leur véritable nom. Ni l'une ni l'autre n'indiquent leur âge à nos confrères d'Outre-Atlantique. Pour l'adresse de la première, voyez le numéro 28.

Dolly P. — Houdini est marié. — Creighton Hale aussi. — Miss Blyth Daly, fille d'Arnold Daly, peut avoir une vingtaine d'années. — Arnold Daly est actuellement en Italie. — Je ne puis vous indiquer les adresses demandées, ces artistes ne tournant plus depuis plusieurs mois.

Admiratrice de Rio-Jim. — Voilà un pseudonyme bien long et bien usagé. — Jaque-Catelain est français. — On parle de Stacia de Napierkowska pour interpréter le rôle d'Antinée de *l'Atlantide*.

Made W. — Pour l'adresse de M. Mathé voyez le numéro 23. — Je ne puis répondre aux autres questions.

Pierrette M. — Dans *Adrienne Lecouvreur*, l'interprète du rôle de Maurice de Saxe est : Enrico Roma. — Rigadin a tourné les *Femmes Collantes*

Mme Huguette Duflos a la beauté, la distinction et la grâce qui conviennent au rôle de Suzel, et Mme Kolb a fort bien silhouetté la vieille servante Katel. Voilà un film à voir et dont une reprise s'impose à Paris.

(Eve)

Jean-José FRAPPA.

tout : Anglais, Français, Italiens, etc. Miss Phyllis Nelson Terry est supérieure. Sobre, puissante, aristocratique, elle joue en grande comédienne anglaise de style et nous a fait penser à l'illustre Ellen Terry. C'est du grand art dramatique. Et ce n'est pas théâtral. M. Le Bargy n'a pas trop l'air d'avoir passé vingt ans à la Comédie-Française. Il est simple et direct, un peu effacé en somme, mais il a une si belle cravate pour finir. Très jolie, Mlle Desdemona Mazza est une petite fleur du pays au charme précis, mesuré, vivant. M. Ivor Novello est aussi joli. On se demande tout le temps s'il ne l'est pas trop. Mais il a des gestes délicats et vifs qui plaisent. M. de Gravonne, dans un rôle de second plan, est parfait. Voilà un vrai jeune premier français pour l'écran. Son visage expressif et fin de petit Corse se modèle exactement pour traduire ce qu'il sent et pense. Harmonieuse figure de sensibilité.

(Paris-Midi)

Louis DELLUC.

entre nous

POSÉES PAR
NOS LECTEURS

et *Chouquette et son as*. Actuellement aux Capucines. — Suzanne Grandais est célibataire.

Roberte P. — Alors vous êtes « une jeune fille qui n'aime pas René Cresté », d'ailleurs les exceptions confirment la règle, n'est-ce pas ? — André Brunelle était le Docteur Hovey de la *Nouvelle Mission de Judex*.

W. F. W. — Warner Oland est l'interprète du rôle de Wu-Fang de *Par Amour* ; adresse dans le numéro 28 ; citoyen américain.

Aida. — Je ne pense pas que votre idée : « filmer tous les opéras et opéras-comiques quels qu'ils soient » ait une influence heureuse sur l'évolution du cinéma. — Le *Mireille* qui tourne les Etablissements Servaès n'est pas encore terminé.

Yeux Saphir. — Les quotidiens ont donné à Gaby Deslys des âges si variés que j'en suis désorienté : mettonz quarante ans, voulez-vous ? — Un article biographique a été consacré à René Navarre dans le numéro 4. — E. E. Violet est un metteur-en-scène, et non un acteur de cinéma.

Young boy. — *Lassiter-le-Vengeur*, film d'aventures, en deux épisodes, avec William Farnum, est paru en province, mais non à Paris. — *Le Lieutenant Douglas* paraîtra le 16 avril.

Corà. — *Le ranch de la mort*, film en épisodes, avec Eddie Polo, n'est pas encore paru à Paris ; on ne sait même pas s'il sera édité.

Primerose. — Le tour de Suzanne Grandais vient de paraître.

Jean Dutac. — Qui est-ce qui vous a raconté que Pearl White avait un fils ?

Démocrate. — L'interprète du rôle du Capitaine Payne du *Courrier de Washington* est un citoyen américain. — Ce film a dû être tourné au studio Astra, à New-Jersey, près de New-York.

M. Agdirno. — Le climat de la Californie étant extrêmement doux, il est improbable que Theda Bara ait contracté un refroidissement au cours de la réalisation de certaines scènes — fort déshabillées en effet, de la *Reine des Césars*. — Charlie

Chaplin doit chausser du quarante, environ, si l'on en juge par les chaussures qu'il porte dans *Charlot noctambule*. film où il ne porte pas son fameux costume.

A. King. — Aucun livre n'est encore paru, en France, traitant spécialement de la manière d'écrire un scénario. — Néanmoins vous lirez utilement à ce propos *Le Cinéma*, par Henri Diamant-Berger édité par la Renaissance du livre.

Noëlle Tahtom. — M. Caillard est metteur-en-scène de la Visio-Film, dont l'adresse a souvent été indiquée ici, dans le numéro 25 en particulier. — N'empêche que si, ainsi que vous m'autorisez à le faire, je vous réponds, après lecture, que votre scénario est « idiot », vous estimerez que je suis un malotru... ou bien vous direz que je n'y connais rien ! Mais si, je vous assure.

A. N. Bruxelles. — Surtout, ne quittez pas votre métier pour une vague figuration mal payée, tous les 36 du mois, à Paris.

Icelles. — Mary Miles Minter et Charlie Chaplin ont déjà envoyé leur photo signée à nombre de nos lecteurs qui leur en avaient fait la demande.

Ruy Blas. — M. Cresté habite Nice et ne vient que très rarement à Paris. — *Le Château du Silence* a été projeté dans un bon nombre de salles de quartier. — J'ignore quel est l'interprète du rôle de Raô, dans *Tih-Minh*.

M. B. Neully. — En ce qui concerne l'exploitation je suis tout-à-fait incompetent.

G. White. — Henri Gsell ne tournant pas depuis assez longtemps, je ne puis vous indiquer d'adresse. Pour celle de William Russell, voyez le numéro 23.

Bobbie, Bruxelles. — Margarita Fisher tourne pour l'American Film Co., (La Maison Harry ne fait qu'éditer en France et en Belgique). — Cette artiste est née aux Etats-Unis en 1894 ; adresse dans le numéro 22. — Jack Mower est son partenaire.

Little Dolly. — Nous parlerons certainement de Francesca Bertini, Adresse ci-dessous.

Noëlle Tohtam. — Les artistes français étant peu rétribués si l'on songe aux appointements des « stars » américaines, il est compréhensible qu'ils ne puissent se livrer à d'aussi grandes dépenses que ces derniers pour l'envoi de photos à leurs admiratrices. On ne peut que conseiller aux uns de joindre des timbres à leur demande et aux autres, un petit sacrifice pécuniaire qu'ils regagneront d'ailleurs par l'accroissement de leur popularité.

Comtesse F. de Muryo. — Je n'ai connaissance d'aucun projet formé par une compagnie américaine de venir tourner en Belgique. — Secourir les artistes dans le besoin est en effet une fort louable initiative ; mais, comme bien vous pouvez l'imaginer, la grande difficulté est de les découvrir. Pour ma part, croyez que je me ferai un devoir de vous signaler tous les cas qui se présenteront à moi. — Le mieux est de s'adresser aux producteurs, dont la liste a paru dans le numéro 25.

You come. — 1° J'ignore ; 2° Oui, Monroë Salisbury, dans l'Aigle.

Jack. — Dans *La Nouvelle Aurore*, Mme Jane Henriquez était Mme Martens ; Jacqueline Arly était Gisèle ; Lise Musette était Zoé.

Caprice. — Theda Bara et Charles Clary dans *La Du Barry*. — W. S. Hart est un célibataire endurci. D'ailleurs si vous vous mettez à croire toutes les fausses nouvelles que répandent les quotidiens quand ils se mettent à parler cinéma... — Norma Talmadge avait le principal rôle féminin dans le film de propagande de Stuart-Blackton : *The Battle Cry of Peace* (L'invasion des Etats-Unis).

Siras. — J'ignore totalement ce Pedro Rello.

Douglas. — Voici l'explication de ce qui vous paraît surprenant : William Russell a tourné jusqu'à ces temps-ci pour l'American Film Co., à Santa-Barbara. Ces films étaient mis en location aux Etats-Unis par la Mutual, de même qu'en France par la maison Harry et en Angleterre par la Mutual Bolton. — Les premiers films de Russell édités ici sont *Mon gentilhomme batailleur*, *Une situation de tout repos*, *le poids d'une faute*. Ce dernier va être réédité. — La Mundus-Film est une organisation qui achète la production d'un bon nombre de firmes américaines et la revend en gros ou en détail à des maisons de location françaises telles que Phocéa-Location, Location Nationale, etc..

Kama. — Ce que les Américains appellent « grease paint » nous l'appelons « fard ». C'est, à peu de choses près, le même produit. — Le prochain film que l'on éditera ici, avec Nazimova pour interprète, sera *Révélation*, que beaucoup de ceux qui l'ont vu considèrent comme celui où elle a fourni le meilleur travail.

Colonel Boggey. — Maë et Marguerite Marsh sont parentes, mais au point de ne faire qu'une seule et même personne. D'ailleurs leur physique est suffisamment différent pour qu'on ne les confonde pas.

Danielle. — Oui, Nazimova interprète deux rôles dans *La Lanterne rouge* : celui de Blanche Sackville et celui de Mahlee. — Je ne me souviens pas avoir vu Mlle Mag. Murray dans aucun film avant *Papillons*.

Esmeralda. — Barrabas a été tourné : intérieurs aux studios Gaumont de Paris. Extérieurs à Nice et à Villeneuve-Saint-Georges, pour la presque totalité des scènes. Mlle Blanche Montel y interprète le rôle de Françoise Varèze ; Mlle Violette Gyl celui de Noëlle Maupré ; Mlle Lugane celui de Mme Simone Delpierre ; Mlle Lyne Stanka celui de Laure d'Hérigny ; et enfin Mlle Rollette celui de Bis-cotine. — Ce n'est pas étonnant, car le miroir des Modes est imprimé aux Etats-Unis et est édité par la Butterick Co.

A. B. — Frank Keenan vit le jour pour la première fois en 1868. Non seulement il est marié, mais il est grand-père. Vous trouverez sa photo dans le numéro 13.

Parlez-lui de moi. — Voyez le numéro 24, qui contenait les adresses des studios de Paris.

Alla-Mege. — Phyllis Neilson-Terry est anglaise ; c'est son premier film. Actuellement en Angleterre, où elle est artiste de théâtre. — Un nouveau pseudonyme ? Je préfère, de tous ceux que vous me donnez à choisir : *Chonchita*, simplement parce que c'est le plus court.

André Burton. — Votre erreur est la même que celle que je viens de relever un peu plus haut : Il ne faut pas confondre producteur et loueur. C'est ainsi que *The Gentleman Rider* est un film tourné en Angleterre par la Broadwest Co et mis en location dans ce pays par Walturdaw. Laquelle Cie Walturdaw a mis également en location *La Belle de New-York*, qui est un film américain tourné par la marque Selznick-Select. — Plusieurs metteurs-en-scène de second plan ont travaillé à la réalisation d'*Au Sahara*, mais c'est Allan Dwan qui doit être considéré comme le directeur de réalisation de ce film. — Les déchets sont plongés dans un bain d'acétone qui les met à même de recevoir une nouvelle couche de gélatino-bromure d'argent.

Syrtia. — Pour M. Machard, adressez-vous à Visio-Film. Pour M. Lehman adressez-vous au Film Messidor. Les adresses de ces deux firmes ont paru dans le numéro 24.

Vonette. — Dans *Mme Tallien*, c'est Amleto Novelli qui personnifiait Tallien ; il était le Baron Pétrouche dans *La Pieuvre*. Adresse ci-dessous.

Patricia. — Le mari de Madge Kennedy se nomme Harold Bolster. — Je ne suis malheureusement pas à même de pouvoir répondre à vos autres questions.

Renée Br. — Vous trouverez l'adresse de Jewel Carmen dans le numéro 26.

Un Liégeois Cinéophile. — *Révélation*, avec Nazimova, n'a pas encore été mis en location ici. — *Shoulder armes* (Charlot soldat) est le deuxième film de la série du Million-Dollar.

Alex Germeau. — S'il y avait un bon moyen pour devenir rapidement interprète de cinéma, il y a déjà longtemps que nous l'aurions indiqué. Rien d'autre à faire que proposer vos services à tous ceux qui sont susceptibles de les utiliser, et cela jusqu'à ce que vous vous soyez découragé...

Adresses d'Artistes

Nous réunissons ci-dessous les adresses d'artistes qui nous ont été demandées par les correspondants auxquels nous venons de répondre.

Ceci dans le but d'éviter que des questions à ce sujet nous soient posées à nouveau ultérieurement, car nous ne disposons déjà que de trop peu de place et le nombre de demandes allant chaque semaine en s'accroissant.

Suzanne Le Bret, 1, square Bolivar, Paris.

Francisca Bartini et Amleto Novelli : Caesar-Film, Esedra di Ternini, 47, Rome (Italie).

Frank Mayo, World Studios, Fort Lee (New-Jersey) U.S.A.

ACADÉMIE DU CINÉMA

M^{me} Renée CARL
DU THÉÂTRE-CINÉ GAUMONT

Cours et Leçons particulières

Tous les jours de 2 à 6 h. 7, Rue du 29-Juillet
(Sauf le Lundi) Métro : Tuileries

ou que vous voyiez votre visage orner la première page de *Ciné pour tous*, et receviez des centaines de lettres de louanges par jour...

Germaine Yette. — Non, ne comptez pas voir paraître à l'écran une troisième série « Judex ». — Pina Menichelli peut avoir une trentaine d'années. — Suzanne Grandais à six films à tourner pour *Phocéa* ; trois sont terminés : *Simplette*, *Mea Culpa*, *Suzanne et les Brigands*, le quatrième : *Gosse de Riches* est presque achevé. — Vous verrez encore un bon nombre de films interprétés par Jewel Carmen pour Fox.

Barrabas. — La liste des films de Charlie Chaplin a paru dans notre numéro 27. — Les dessins animés intitulés *Charlot au harem* et autres n'ont pas le moins du monde été exécutés par Charlie Chaplin. — Dans *le Fils de la nuit*, le rôle de Juana Smithson est interprété par Mme Darson.

Rita. — M. Mathot n'a pas tourné lorsqu'il est allé en Tunisie, voici deux mois.

Barr. — *Charlot brocanteur* est la réédition de *Charlot chez l'usurier* ; *Charlot Policeman*, de *Charlot ne s'en fait pas*. Il n'est d'ailleurs pas difficile de l'imaginer.

Lucy. — Les cheveux de Ruth Roland sont châtains clairs. Ses yeux sont bleus. — Ne comptez pas voir *Les aventures de Ruth*, son dernier cinéroman, avant octobre ou novembre prochain, car *The black secret*, avec Pearl White sera édité auparavant.

Maggie R. — L'adresse d'Eileen Sedgwick est la même que celle d'Eddie Polo, parue dans le numéro 23 ; célibataire. — Pearl Polo, épouse d'Eddie Polo est également acrobate.

Gaston B. 19. — Mlle Juliette Clarens joue actuellement au Théâtre de Paris (ex-Théâtre Réjane), où vous pouvez lui adresser votre lettre. — Dans *Mathias Sandorf*, il y a un rôle de femme, celui de la femme de Silas Toronthal, qu'interprète actuellement Yvette Andreyor. — Comment voulez-vous, ce film n'étant même pas encore complété, que je vous indique les salles du boulevard qui le projeteront.

B. Katty. — L'adresse de Silvio de Pedrelli a été mentionnée dans le numéro 30. — Enrico Roma était Maurice de Saxe, dans *Adrienne Lecouvreur*. Tilde Kassay, dans *Nana*.

Koop et Co. — L'adresse de Biscot a été mentionnée dans le numéro 30. — Fabienne Fabrèges tourne en Italie, depuis la guerre, mais dans des mélodrames, assez vulgaires, le plus souvent. — Emony Lynn et Henri Roussel.

G. d'Albaret. — Les films de Pearl White ont été énumérés souvent ici. Ce sont : *Les Mystères de New-York*, *les Exploits d'Elaine*, *le Courrier de Washington*, *le Masque aux Dents blanches*, *la Reine s'ennuie*, *La Maison de la Haine*, *Par Amour*, et *The Black secret*, non encore paru en France.

Palais-Léopold. — N'oubliez pas, je le répète une fois de plus, que les lettres pour la Californie mettent une bonne vingtaine de jours à parvenir à leur destinataire.

L. Anand. — Je vous remercie beaucoup des très intéressants éclaircissements que vous avez bien voulu me faire parvenir. J'aurais plaisir à vous écrire directement. — Pour ce qui est d'*Intolérance*, c'est bien Lillian Gish qui figure la femme au herceau, et c'est bien Constance Talmadge qui interprète le rôle de la jeune fille de la montagne. Jetez d'ailleurs un coup d'œil sur la photo que nous avons publié d'elle dans le numéro 19 et vous serez convaincu. Dans l'épisode moderne du même film, Robert Harron est Charlie. — Tully Marshall a paru également dans *Jeanne d'Arc*.

Le scénario et la mise en scène des *Sacrifiées* est de Frank Lloyd. Aucun tuyau sur *Sang bleu*. Quant à *Un drame d'amour sous la Révolution*, je ne connais, comme interprètes, que Jewel Carmen et W. Farnum. Mise en scène de Frank Lloyd (qui est actuellement metteur-en-scène des films de Pauline Frederick à la Goldwyn). Tous ces films ont été tournés en 1917.